

Laval théologique et philosophique



David M. STANLEY, S.J., *Foi et vie religieuse à la lumière du Nouveau Testament*, Paris-Tournai/Montréal, Desclée & Cie/Bellarmin, 1972, (14 x 21 cm), collection «Hier-Aujourd'hui», 136 pages

Laurent Côté

Volume 30, Number 2, 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020427ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020427ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Côté, L. (1974). Review of [David M. STANLEY, S.J., *Foi et vie religieuse à la lumière du Nouveau Testament*, Paris-Tournai/Montréal, Desclée & Cie/Bellarmin, 1972, (14 x 21 cm), collection «Hier-Aujourd'hui», 136 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 30(2), 207–208.
<https://doi.org/10.7202/1020427ar>

Jürgen MOLTSMANN, **L'Espérance en action. Traduction historique et politique de l'Évangile**, Paris, Éditions du Seuil, 1973 (14 x 20,5 cm), 190 pages.

L'espérance en action de Moltmann est un recueil d'articles datant de 1965 à 1972. L'ouvrage ne manque pas pour autant d'unité. L'introduction propose cinq pistes de renouvellement de la pensée chrétienne et de dépassement de ce qu'il appelle avec raison la « scission du monde moderne », à savoir la « scission entre religion et révolution, entre foi en Dieu et espérance terrestre, entre consolation céleste et promesse de la terre, entre foi et savoir, entre grâce et autonomie de l'homme » (p. 10). Ces cinq pistes donnent bien le ton du livre. Ces cinq nécessités sont celles 1) de resouder l'espérance des chrétiens à celle de l'Israël ancien pour que les chrétiens retrouvent leur espérance et les révolutionnaires leur foi; 2) de redécouvrir le Dieu de l'histoire, plus précisément le Dieu de l'avenir: Celui qui est devant nous et non pas au-delà de notre monde et de notre existence; 3) de percevoir que ce Dieu est « la puissance d'un avenir où ce qui est courbe deviendra droit, ce qui est élevé sera abaissé et ce qui est abaissé sera élevé » (p. 14); 4) d'œuvrer à l'avènement du Royaume en sachant qu'il prend « dans l'histoire du temps d'exil une double forme: il est d'une part présent par la *réconciliation* avec Dieu des hommes sans Dieu, *réconciliation* des hommes sans avenir avec l'avenir de Dieu, et il est d'autre part puissant dans sa *victoire* sur l'hostilité et l'inhumanité de l'homme » (p. 15); 5) de savoir, enfin, qu'en condition d'exil, « l'épanouissement personnel... prend la forme du sacrifice et du don de soi, de l'abaissement et du service désintéressé » (pp. 19-20).

Les quatre premiers chapitres du volume de Moltmann font la critique des grands mouvements de conquête révolutionnaire de la liberté en montrant les valeurs positives de tous ces efforts en même temps que leurs ambiguïtés et les nouvelles qu'elles engendrent inévitablement. Ses propos sur le marxisme et ses rapports au christianisme sont d'une particulière lucidité; de même ses réflexions sur le problème de la violence.

Au chapitre V, l'auteur, après avoir distingué les notions d'avenir et de futur, définit l'*espérance* comme *anticipation de l'avenir*. Il dégage ensuite quelques conditions de la pratique d'une espérance chrétienne responsable dans la société moderne. Au chapitre suivant, Moltmann nous entretient des responsabilités nouvelles d'une éthique à

la hauteur du progrès scientifique actuel: ainsi sur les droits de vivre et de mourir. Ces deux chapitres se présentaient comme des « questions à la société scientifique et technique ».

En troisième et dernière partie, deux séries de thèses indiquent les voies d'exercice de l'espérance chrétienne. Les premières thèses (chapitre 7) indiquent les traits et l'apport d'un christianisme en situation révolutionnaire; les secondes (chapitre 8) suggèrent quelques dimensions d'une théologie politique de la libération.

Moltmann, dans des pages d'une étonnante clairvoyance et d'une sagesse peu commune, dégage en somme les exigences concrètes de sa fameuse *Théologie de l'espérance*. L'ouvrage, beaucoup plus facile, est à recommander sans réserve à ceux qui cherchent les voies d'une traduction de l'Évangile dans le concret de l'histoire humaine.

R.-Michel ROBERGE

David M. STANLEY, S.J., **Foi et vie religieuse à la lumière du Nouveau Testament**, Paris-Tournai/Montréal, Desclée & Cie/Bellarmin, 1972, (14 x 21 cm), collection « Hier - Aujourd'hui », 136 pages.

Mettant à profit les ressources d'une solide connaissance du Nouveau Testament, le Père Stanley veut apporter ici une contribution aux efforts actuels de renouveau de la « vie religieuse », un renouveau dont il n'ignore pas les difficultés de réalisation concrète, mais qu'il reconnaît se situer avant tout au niveau de la foi elle-même. En ce sens, son petit livre constitue une sorte de « relecture biblique » des réalités essentielles de la vie religieuse, une sorte d'invitation à redécouvrir ces réalités à la lumière du Nouveau Testament.

Chacun des trois chapitres de son livre s'emploie, chacun à sa façon, à approfondir le thème en définitive unique suggéré par le titre lui-même: *Foi et Vie religieuse à la lumière du Nouveau Testament*.

Fondement premier et irremplaçable de la « vie religieuse » (et de la vie chrétienne comme telle) et devant sans cesse la modeler, la *Foi* fait l'objet du premier chapitre; brochant une synthèse particulière dense et lumineuse des données johanniques et pauliniennes, l'auteur déploie les richesses de doctrine et de vie contenues dans ce qui constitue le cœur même de la foi néotestamentaire: le mystère pascal du Christ. La « vie religieuse » se voit déjà par là même assigner ses vrais

horizons, dessiner ses justes perspectives, corriger ses possibles déformations.

En raison de son aptitude particulière à exprimer cette Foi (en tant que celle-ci implique reddition totale de l'homme au Dieu manifesté en Jésus mort et ressuscité, et volonté de soumission à Son dessein), en raison également de l'exigence particulièrement vive qu'en comporte la « vie religieuse », la *Prière* est ensuite envisagée : ici encore, c'est le Nouveau Testament qui se fait lumière et fil conducteur, dans des pages qui laissent en même temps transparaître la connaissance que l'auteur possède des « maîtres spirituels ».

Le troisième chapitre aborde la *Vie religieuse* comme telle, en tant qu'elle constitue une réponse originale de l'homme au mystère révélé par la Foi et, inséparablement, en tant que les charismes qui traditionnellement la définissent (chasteté et vie commune, obéissance et pauvreté) sont précisément des réalités spécialement appropriées à l'entretien et à l'approfondissement de cette foi. De nouveau, c'est en se référant constamment au N.T. que l'auteur — par delà les « textes » très précis « traditionnellement apportés pour appuyer tel ou tel aspect particulier de la vie religieuse » — dévoile les raisons d'être de cette « manière distinctive de vivre en chrétien » (p. 86) et la portée des charismes particuliers dans lesquels elle s'exprime.

Un livre intéressant, écrit avant tout pour des chrétiens déjà engagés dans la Vie religieuse, mais qui, surtout par son inspiration scripturaire remarquable, saura intéresser tout chrétien cultivé. Une seule ombre au tableau (pour ainsi dire) : les brèves considérations qui ouvrent chacun des chapitres sont parfois « déroutantes » en ce qu'elles « n'introduisent pas » suffisamment ou qu'elles ne font pas clairement ressortir les liens qui unissent les différents chapitres ; l'avant-propos veut pallier à ce défaut, mais le lecteur ne réussit pas totalement à se défendre d'une certaine impression d'hétérogénéité ou d'étanchéité. En ce sens, le livre se ressent peut-être des circonstances concrètes de sa composition (la substance en fut d'abord donnée en conférences à des religieuses) ; le lecteur se rendra également compte de ce même fait, au niveau du style de certains développements (v.g. passage, à première vue étonnant, du « je » au « nous », ou au langage purement « magistral » et impersonnel).

Laurent COTÉ

Pierre THIBAUT, *Savoir et Pouvoir ; philosophie thomiste et politique cléricale au XIX^e siècle*, coll. « Histoire et sociologie de la culture », n° 2, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1972, (14,5 x 22 cm), 252 pages.

Ce livre de Pierre Thibault a vu un premier jour sous la forme d'une thèse de doctorat en histoire présentée et soutenue à l'Université de Paris en 1970. La thèse était intitulée : *L'origine et le sens de la restauration du thomisme au XIX^e siècle*. Le livre aurait dû paraître sous ce titre.

En effet, cet ouvrage ne porte pas sur la pensée thomiste (ce que le nouveau titre laisse entendre) mais sur un problème de l'histoire de cette pensée, à savoir la restauration du thomisme au XIX^e siècle. L'avant-propos, écrit deux ans après la thèse, jette la même note fautive : « Ce livre sur le thomisme... » Ce n'est pas un livre sur le thomisme, mais un livre sur la *restauration* du thomisme. On y apprend presque tout de la restauration du thomisme, mais à peu près rien du thomisme lui-même.

La première partie de l'ouvrage (« Les origines du néo-thomisme », pp. 13-120) raconte comment, à partir d'un début peu prometteur au XIX^e siècle (« L'Espagne est le seul pays où la scolastique traditionnelle conserve une existence un peu officielle ») le thomisme a réapparu parmi les orientations diverses de la pensée catholique d'alors. Cette réapparition a connu de « modestes débuts » (p. 27) : « Le thomisme avait pratiquement cessé d'exister » (p. 27). Elle s'est faite dans la clandestinité, grâce à une « poignée de jésuites italiens ».

Le concile du Vatican peut être considéré comme « la première victoire positive des partisans de (la) restauration (du thomisme) comme doctrine officielle de l'Église ». Mais la proclamation de l'infailibilité pontificale, à ce même concile, « n'avait que faire d'une pensée vivante et libre » (p. 70). Et le « vide intellectuel dont souffre déjà le catholicisme » s'approfondit. Tout ce que la pensée catholique produit, c'est de l'*ad mentem sancti Thomæ*.

Pour comprendre que la restauration du thomisme et son imposition comme doctrine commune ait été faite par un pape « libéral et conciliateur » (p. 72), Léon XIII, il faut en connaître le double enjeu : une certaine apologétique (ch. III) ; une certaine politique (ch. IV). Une « apologétique de type pontifical » (p. 99) c'est-à-dire absolutiste, et de fait intransigeante, exigeait des « bases